

PETIT MARTYR

Chocho ! appelle Mme Nouillette, de sa voix douce, veux-tu venir prendre le pot à eau, mon chéri, et aller l'emplir à la cuisine ?

Chocho, pour ceux de mes lecteurs qui n'ont pas l'honneur de connaître personnellement la famille Nouillette, veut dire Arthur, et Arthur est le nom du fils unique héritier du beau nom de Nouillette, âgé de dix ans, quelques années de plus que moi.

Quant aux personnes qui perdraient le sommeil à chercher comment le nom d'Arthur s'est vu transformer en Chocho, comme c'est Mme Nouillette l'auteur de cette bizarre mutation, je les engage à lui écrire pour en demander l'origine. (Joindre un timbre, pour la réponse.) Moi, j'ai pas envie d'attraper la migraine à trouver une explication. Toutefois, il n'y a pas de doute.

Donc, c'est le jeune Arthur qui répond au nom de Chocho. Encore, je m'avance trop : il n'y a pas de doute, bien qu'il ait parfaitement entendu sa maman l'appeler. Mais, il est très occupé dans sa petite chambre, à préparer un immortal chef-d'œuvre auquel il a consacré ce jour de dimanche.

Il a entrepris un immense tableau représentant une grande bataille — sur une petite feuille de papier à copie. Les rates le gênent bien un peu, mais il espère qu'on ne les verra plus quand il y aura de la couleur. Cette œuvre unique est destinée, dans la pensée de Chocho, aux musées nationaux. Il y a un gros canon orné d'une fumée en forme de ressort à boudin ; il y a des soldats héroïques qui chargent avec furie, dans l'idée de Chocho, mais ont, en réalité, l'aspect tranquille, débonnaire et plutôt mal fichu ; il y en a d'autres qui tombent roidis morts, un peu avant d'avoir été touchés par la balle qui les tue et que Chocho a soigneusement dessinée à quelques mètres devant eux, parfaitement visible ; dans la réalité, elle correspondrait même à un boulet de 31.

Chocho ! répète Mme Nouillette qui se présente à la porte de la chambre, tu n'entends donc pas, mon mignon ? Je te prie d'aller me chercher de l'eau dans la cuisine ?

L'âme de Chocho s'indigne. Toutes les familles des artistes de génie se ressemblent donc ? Et les mamans viendront éternellement couper les plus sublimes inspirations de leurs fils, incompris pour les envoyer chercher de l'eau à la cuisine ?

Chocho hausse les épaules de pitié. Et lui ? Est-ce qu'il n'est pas occupé ? Et d'une façon bien autrement importante pour l'histoire de l'art ? Mais à quoi bon donner cette explication : on n'en comprendrait pas toute l'importance.

J'y eus pas à aller, m'man ! fait trop froid dans la cuisine : j'y attrape du mal.

Mais tu n'y resteras pas, mon amour ! Tu reviendras tout de suite.

Et puis, d'abord, le pot à eau, c'est trop lourd.

Alors, dit la maman, tu souffriras que j'aille moi-même le remplir ?

Par exemple ! je voudrais bien voir ça ! dit une grosse voix, qui donne à Chocho des frémissements de terreur jusqu'au bout garni de fer de ses souliers.

Et papa entre en scène :

— Va à la cuisine chercher de l'eau, et plus vite que ça !

Papa est un homme terrible aux yeux de Chocho, un colosse dont il n'espère pas, malgré les affirmations de sa maman, atteindre un jour la taille formidable et la force effrayante. Il ose pourtant lui tenir tête.

— Non, j'y eus pas à aller, m'man !

— Tu ne veux pas ? dit le papa stupéfait. Et pourquoi ça ?

— Parce que je suis un esclave, une bête de somme, un chien ! dit Chocho, qui se monte peu à peu, au sentiment de tant d'injustice.

— Est-ce fou dit le papa, qui n'en revient pas.

— Non, je suis pas fou ! dit Chocho, qui, de la colère, passe à une émotion grandissante, en se représentant ses malheurs. Mais j'en ai assez, d'être traité comme ça ! d'être brutalisé, martyrisé !

— Oh ! Chocho ! dit la maman, avec un douloureux accent de reproche.

— Qui, martyrisé ! dit Chocho, qui commence à larmoyer, tant l'horreur de son triste sort lui apparaît avec force. Vous ne m'aimez pas ! Non, vous ne m'aimez pas ! pour m'envoyer à la cuisine, qu'est glacé, chercher des grands bols d'eau qu'est trop lourd ! Autant me tuer tout de suite ! Au moins, je ne souffrirai pas tant !

La main de papa commence à agiter d'une façon inquisite.

— Pour la dernière fois, tu ne veux pas aller chercher de l'eau à la cuisine ?

— Non ! crie stoïquement Chocho.

— Pif ! paf ! Sa tête vacille sur ses épaules, et les joues lui cuisent comme si un millier de pointes étaient cachées dans la paume de la main paternelle.

— Et maintenant ?

— Non ! non ! et non ! trépigne Chocho.

— Que va-t-il se passer ? Ça lui est égal, d'ailleurs, il ne cédera pas ! Papa peut bien le broyer, le pulvériser ! Il va le faire sans doute, car il est en colère....

Mais maman s'interpose, prie, supplie, détourne l'orage ! Papa se contente de prendre Chocho par le bras, — oh ! cette poigne ! — et de lui dire en le secouant comme s'il espérait en faire tomber des prunes :

— Tu seras au pain sec et à l'eau, tu entends ? jusqu'à ce que tu aies obéi !

Et il s'en va, emmenant Mme Nouillette, désolée, et fermant la porte sur le condamné.

Ah ! quand il est tout seul, c'est alors que Chocho se met dans une belle colère ! Il déchire son beau tableau, le tableau qui aurait immortalisé le nom de Nouillette et dont son papa aurait été si fier ! Il brise ses pinceaux, ses beaux pinceaux, qui ont coûté un sou pièce ! Il envoie de grands coups de pied dans ceux de la table de travail, qui n'en peut mais.

Soudain, il lui vient une idée qu'il juge admirable ! Oui, c'est cela ! il a trouvé le moyen de se venger de ses bourreaux. Il sortira sans bruit de la maison, et il ira se jeter à la rivière. Comme ça, ses parents seront bien attrapés, et, pour lui, il aime mieux mourir que d'aller à la cuisine remplir le pot à eau !

Doucement, il ouvre la porte : il passe, avec d'infinies précautions d'Apache, devant la salle à manger, où la maman est en train de plaider sa cause auprès de son père ; il descend l'escalier ; il est dans la rue....

Bigre ! il y fait diablement froid dans la rue ! — bien plus froid que dans la cuisine. Les ruisseaux sont gelés : les trottoirs sont couverts d'une épaisse couche de neige ; Chocho ne risque rien de courir s'il ne veut pas attraper du mal.... avant de se tuer !

Pourtant, là, devant la porte, il y a des hommes mal habillés, qui n'ont pas l'air d'être gelés. C'est qu'ils cassent la glace du ruisseau et enlèvent la neige, qu'ils jettent par larges pelletées, dans une brouette que l'un d'eux va vider ensuite sur un gros tas. Ils travaillent avec tant de cœur qu'ils finissent comme un cheval de fiacre sortant de conduire un client généreux à une gare excentrique.

Chocho s'arrête pour les contempler. Mon Dieu, que ça doit être amusant, ce qu'ils font là ! Taper avec le tranchant de l'outil sur la glace, qui crie, résiste, et se fend en éclanant, comme du verre ; ou soulever la pelle chargée que l'on balance au bout des bras roidis les reins ployant sous l'effort, pour envoyer adroitement la charge, qui décrit une parabole, tomber dans la grosse brouette, treuillant sous le choc.

L'admiration grandit en son âme ; bientôt une noble ambition y germe, lui faisant oublier ses affreux malheurs et son triste projet. Timidement, il s'adresse à l'un des balayeurs, qui soufflait un instant.

— Oh ! m'sieur, laissez-moi la casser, la glace, voulez-vous ?

L'homme le regarde d'un air de pitié et l'écarte d'un geste au quel Chocho trouve une indigne noblesse :

— T'es trop pochété, eh ! mouchechon.

Mais Chocho proteste, supplie :

— Oh ! dites si, m'sieur ? Vous verrez que j'la cass'rai bien, vous verrez ? Dites si ?

— Allons, essaye ! dit l'homme, qui a sondé l'horizon, vierge de tout inspecteur. Le temps que je fume ma pipe.

Et il lui abandonne sa pelle.

Cieux, respendez-les ! bonheur, emplies l'âme de Chocho ! Le balayeur daigne lui laisser faire son travail !

Et il voit que casse la glace à coups terribles : il se cogne sur les pieds, se gèle les doigts, s'orne les mains d'ampoules ; il attrape chaud comme un pudding allumé, s'enflamme, renifle, étourdi ; il est ravi, enthousiasmé, délirant !

Chacun des balayeurs, à son tour, fume sa pipe, et l'enchantement de Chocho se renouvelle sans cesse....

Une heure après, quand la pauvre Mme Nouillette, qui a trouvé vide la chambre de Chocho, descend à sa recherche, affolée, éperdue, suivie de son mari, épouvanté qui s'accuse avec des larmes d'avoir réduit au désespoir le malheureux enfant en voulant exiger de lui des choses surhumaines, — il n'est pas à aller loin. Devant la porte, patageant jusqu'à mi-jambes, ainsi que dans une glacière, parmi les neiges fondantes, qui ont trempé sa culotte et constellé sa veste d'éclaboussures, l'heureux Chocho, congestionné, suant, soufflant, marchant avec des hésitations d'homme ivre,

tellement roidi dans l'effort qu'on dirait qu'il va se casser en deux, brouette devant lui une énorme brouette, chargée jusqu'à l'invasibilité.

Il est vrai que, pour le stimuler, le balayeur dont il fait la besogne lui prodigue, d'une voix de girouette rouillée, d'aimables exclamations, plus ordinairement employées pour les bêtes de trait, telles que : "Hue donc ! Pousse dur ! etc...." relevées de ces délicates épithètes que l'on applique familièrement aux vieux chevaux hors de service, et au sympathique vaisseau du désert !

Avec les enfants, voyez-vous, le tout est de savoir s'y prendre.

Sidi Ali Bou Djaber.

Histoire d'un Marabout Tunisien.

Un vieux derviche que l'on voyait journellement, assis près de sa domestique, dans l'une des multiples boutiques de la place Bab-Souika, à l'entrée du Souk de la rue Sidi Mahrez, fut pendant de longs années l'objet d'une constante curiosité de la part des Tunisois : habitants ou hiverneurs.

Il se nommait Sidi Ali Bou Djaber, et voici un an bientôt qu'il a rendu son âme au divin Allah, son auguste maître, laissant dans la ville arabe un impérissable souvenir.

Ses congéniaires l'avaient sacré marabout, puis derviche, enfin chérif à cause de sa grande piété. Au dire des musulmans, il avait l'âme si blanche, que tout ce qui était immaculé s'assombrissait à sa vue. Est-ce à la cause de sa malpropreté extérieure, qui fut son plus bel ornement ? Je ne le sais. Mais il parvint, grâce à cette pureté d'âme et à cette saleté de costume, à avoir le plus grand ascendant sur les disciples de Mahomet.

Mère Nature ne l'avait pas gâté : il vint au monde microcéphale et sourd-muet. Tout enfant il donnait déjà des preuves indéniables d'imbecilité et ses difformités physiques faisaient de lui la risée des gamins de son voisinage. Leurs taquineries furent de courte durée. Quelques pieux faiseurs de marabouts veillèrent sur lui. Ils le savaient apparenté à une longue lignée de saints : il avait d'autre part la marque indélébile de la grâce divine : il était "mahoub" (fou) ! Un noyau de fanatiques se mirent à le vénérer et à lui faire sa réputation. Il voulut alors se créer personnellement des prosélytes et soumettre tous les mahométiens de Tunis à sa croyance.

Pour arriver à son but, il s'imposa d'horribles et inutiles souffrances. Encore adolescent il se fit avec un morceau de fer mal fourbi une blessure inguérissable où durant toute sa vie des légions de vers trouvèrent leur nourriture.

Sa mort même fut son œuvre propre. Il avait décidé, en ses derniers temps, de se cloquer au plancher de sa maison. Il ne tarda pas à mettre son projet à exécution. Un beau jour on le trouva étendu à terre, évanoui, une jambe fixée au sol par un gros clou de fergeron qu'il avait enfoncé à grands coups de marteau dans le gras — euphémisme ! — de son mollet.

Son enterrement fut l'une des choses les plus extraordinaires que l'on puisse voir. Dix mille musulmans affolés se disputèrent sur tout le parcours du cortège le bonheur de porter la dépouille mortelle du derviche, parce qu'il est dit dans le Saint Livre (Coran), que tout croyant qui a porté pendant sa vie, ne serait-ce qu'un instant, le cadavre d'un saint, bénéficie, à l'heure du Jugement, de la clémence divine et de la béatitude éternelle. Par suite, de nombreuses bagarres se produisirent sur le long trajet qui sépare la porte de Bab-Saadam de celle de Bab-Alloua. Les indigènes se querellaient en hurlant à pleins poumons les louanges du mort et des malédictions épouvantables contre leurs antagonistes. Au cimetière, comme tous voulaient prendre des amulettes aux objets qui avaient touché le chérif, le commissaire de police chargé du service d'ordre fut obligé d'abandonner le "naaj", (civière d'une forme spéciale sur laquelle on porte les morts au cimetière), aux énergumènes qui menaçaient d'échenger le cadavre et de violer la sépulture. En un clin d'œil les épais morceaux de bois qui constituaient la civière furent réduits en minuscules parcelles non moins vite miettes en miettes et se redressèrent immédiatement en lieu sûr. Ces fétiches avaient aux yeux des fidèles une valeur incomparable. On cite le fait d'un jeune cirer, enfant misérable, qui ne voulait pas échanger une paille qu'il avait enlevée au passage, à la tatte sur laquelle reposait le mort, contre un morceau de pièces d'or. Cet exemple montre jusqu'à quel point va le fanatisme chez ces créatures simples.

Si la dégénérescence et la

deux physiques de Sidi Ali Bou Djaber étaient inguérissables, sa malpropreté pouvait au contraire être combattue ; mais tous ceux qui s'adonnèrent à cette tâche y perdirent leur temps. Si Ali était atteint d'une folie particulière : la folie de la multiplication qui lui imposait de singulières manies, l'amenant toujours à être d'un aspect repoussant. Il porta pendant des mois, sur sa tête minuscule, une pyramide de vieilles chéchias qui s'emboîtaient les unes dans les autres, lui faisant une coiffure de trente centimètres de hauteur. Au bout d'un certain temps, il voulut orner ses pieds d'une aussi singulière façon que sa tête : on le vit se promener dans les rues, les pieds enfoncés dans un grand nombre de paires de pantoufles pénétrant les unes dans les autres et dont les plus grandes avaient bien un demi-mètre de longueur. Sur ses dernières années il avait abandonné ses chéchias et ses belghas, mais une autre bizarrerie de costume le rendait aussi original qu'auparavant. Ayant fait vœu de ne pas quitter un costume mis, il entassait sur sa maigre échine une quantité de "djebbas" laissant à la pourriture le soin de le déhâter des plus anciennes.

Mille détails seraient à donner sur ce représentant peu ordinaire de la grande famille des derviches mahométiens. Une seule réflexion pourtant vient à l'esprit des rousmis qui ont connu Bou Djaber ou en ont entendu parler. On se demande comment pareille logique humaine peut avoir sur la volonté de toute la population d'une ville aussi souverain pouvoir ? Il faut que le fanatisme soit bien fort en-Islam pour que les fidèles aient respecté, obéi aveuglément à cet homme qui ne vécut pas un seul instant sans nuire à ceux qu'il voulait bien remarquer.

Il a fait murer d'innombrables puits, démolir des maisons entières ; il a ameuté la foule contre l'invasion du Progrès en Tunisie ; il a abusé de l'hospitalité, il a créé et aboli à sa guise ; et jamais au grand jamais, il ne s'est trouvé créateur pour lui marchander son appui ou son aide, pour transgresser ses ordres. Jusqu'à sa dernière minute il vécut despotique, cruel et toujours écouté, si bien que sur sa tombe on aurait pu graver : "Cigiti Ali Bou Djaber, mort à soixante-dix ans. Il n'essaya jamais un refus de la part des hommes de sa religion !"

Et c'est chose bien rare en ce monde !

Mon Chinois.

A GEORGES BOYER.

Bung Lung était "mon" Chinois — non qu'il m'appartint en toute propriété, mais parce que je l'avais découvert comme Christophe Colomb l'Amérique.

C'était un jour pluvieux de novembre. Il était minuit passé ; je regagnais mon coin du feu à travers les rues sombres et désertes de New York.

Devant moi, j'aperçus une lumière projetant un angle de clarté jaunâtre sur les larges dalles du trottoir.

A mesure que j'approchais, je trouvais à cette lumière attachée quelque chose de solitaire, d'intéressant, qui m'inspira un désir soudain de voir ce travailleur obstiné, encore à sa tâche, quand tout le quartier reposait.

J'entrai dans le rayon de lumière ; les gouttes de pluie tombèrent plus pressées. La lueur sortait d'une échoppe. Je collai mon nez à la vitre et j'aperçus : Bung Lung.

Jamais je n'oublierai le tableau. Vêtu de sa drôle de blouse en coton bleu, sa mince natte de cheveux noirs pendait le long de son échine, ses joues couleur de pain d'épice, distendues, comme les bajoues d'un ouïstiri, par une forte provision d'eau, ses deux mains bilieuses, décharnées, passant et repassant rapidement à travers les liages. Singulier spectacle !

Juste au moment où je lançais dans l'échoppe un regard curieux, Bung Lung projetait un nuage d'eau pulvérisée sur une pile de chemises empesées. Dans la mesure minute, les rigoles de non parapluie venant à couler dans mon cou, j'eus l'impression très aiguë d'une incantation de sortilège oriental, descendant du Mongolien sur moi.

Je n'avis jamais vu un blanchisseur chinois accomplissant son travail. Dans le mystère de la nuit, le spectacle me parut tout à fait étrange....

Quelques jours après cette découverte de Bung Lung, j'en fis une autre dans ma garde-robe : c'était une pile de linge qui réclamait l'office de la blanchisserie.

Une idée me vint :

— Et moi aussi, je me ferai blanchir par le procédé chinois, dans le mystère de la nuit, et je cultiverai la connaissance de Bung Lung !

Je fis un gros paquet que je mis dans une valise ; et je me dirigeai vers l'échoppe à l'entrée de laquelle se balançait un écriteau

portant ces mots en lettres rouges :

BUNG LUNG

Blanchissage

J'entrai. Bung Lung repassait, repassait. Cet homme était toujours en train de repasser.

— Bonjour, monsieur Lung ! dis-je en arrivant. Lung se tourna vers moi, montrant deux joues gonflées comme les poches d'un "alderman". Ses deux yeux en amande semblaient vouloir rentrer dans son nez, et son front énorme m'apparut, poli comme l'écorce d'un melon d'eau.

— Bonjour, monsieur Lung, j'apporte, dans cette valise, du linge pour vous.

— Chercher chemise ? demanda laconiquement le Chinois, sans déranger, tout en plantant une "pièce" avec une telle rapidité, que je n'eus pas le temps de voir au juste si c'était une chemise ou tout autre objet.

— Justement, Lung. Il y a aussi des faux-cols, des manchettes. Je veux essayer de votre méthode — pour faire la comparaison. Si ça me convient, je vous donnerai ma pratique.

Bung Lung avait saisi une grande jatte, remplie d'eau. Il aspira une énorme lampée, et me tournant le dos, recommença son bizarre travail d'irrigation.

A peine avais-je eu le temps d'achever mon explication, que déjà Bung Lung était dans le plein exercice de ses fonctions, il semblait m'avoir tout à fait oublié.

J'observais en silence, avec une curiosité explicable, les mouvements rapides du fer qui suivait de près l'arrosage, et j'étonnais avec attention le va-et-vient des coudes, allant et revenant avec la régularité et la rapidité d'une langue de chat qui lape une latte de lait.

Ma connaissance avec Bung Lung n'avait pas été poussée bien loin. Je compris que je devais me présenter.

— Monsieur Lung !

Bung se retourna vers moi, comme la première fois, avec la même indifférence.

— Je dis, monsieur Lung, que je viendrai....

— Chercher faux-cols ? dit simplement le Chinois. Il lui puisa de nouveau un quart de litre à la tasse placée près de lui. Ses joues rebondies reprurent leur ressemblance avec un ballon-annonce.

— Qui, je les ai dans mon....

— Beaucoup mouchoirs ?

— Une douzaine.... et aussi....

Bung Lung se précipita derrière son petit comptoir, se tourna vers moi d'un geste impétueux. Je m'approchai ; mais je n'avais pas eu le temps d'ouvrir la bouche pour prononcer mon nom, que ma valise était passée de mes mains dans les siennes, et l'inventaire de son contenu fait en un clin d'œil. A la place, j'avais trois ou quatre petites fiches de papier de riz, portant des inscriptions hiéroglyphiques, tracées prestement avec un pinceau, de droite à gauche.

— Qu'est cela ? fis-je étonné.

Bung Lung parut surpris à son tour. Il ne savait que répondre. Jamais, sans doute, il n'avait eu de client à l'entendement aussi épais.

Son regard alla de moi aux petits papiers.

L'homme américain, prendre chemises, cols, mouchoirs ? dit-il, accompagnant cette phrase d'une longueur inusitée, par une pantomime explicative et marquant l'interrogation.

— Je n'en ai pas besoin avant, qu'ils ne soient blancs.

— Bung Lung, blanchir, blanchir ! répéta le petit homme, dansant autour de son comptoir.

Il s'empara des carrés de papier, et les emplit dans la poche de mon gilet.

— Ah ! Ah ! je comprends, fis-je, éclairé d'une lumière subite. Ce sont des reçus !

Le visage de Lung s'illumina comme une lanterne chinoise. Je pris ma valise et m'éloignai.

Trois jours plus tard, repassant devant l'enseigne qui disait que Bung Lung "blanchissait" je trouvai encore que l'enseigne disait vrai. Je me demandai si Bung Lung s'interrompait jamais dans sa besogne.

J'avais pris à la fin une si haute opinion du Chinois, qu'il faisait partie de ma vie, que j'en eusse. Il m'avait séduit l'en rêvais. J'éprouvai une certaine émotion en me retrouvant en présence de sa face de Mongolien qui m'intriguait. Lui, ne s'aperçut de ma présence qu'en sentant ma main se poser sur sa longue tresse.

Presque aussitôt, je compris le sacrilège commis. Bung Lung bondit, comme si une épingle rouge lui entrât dans la chair. Il se retourna si brusquement, que ma main se rencontra avec son nez.

— L'homme américain fou ! Cette affirmation fut faite sur un ton qui n'admettait aucun commentaire. Elle avait la valeur d'un aphorisme. Force me fut de l'accepter comme telle.

Et pourtant, j'en suis sûr, c'est à ma tentative inconsidérée que je fus redevable de la connaissance de Bung Lung. Cela me rappela à son souvenir. Nous nous regardâmes tous deux ; puis l'instinct du commerçant repréant le dessus chez mon Chinois, il me demanda froidement :

— Venu pour chemise ?

Je produisis mes reçus, et les rapports furent charmants entre nous. Je réglai la modeste note de Bung Lung, et il s'adoucit au point de m'inviter à venir "beaucoup souvent".

De vrai, je ne pouvais me passer de lui.

Tout le jour j'étais dans sa boutique. La nuit, je rêvais du petit Mongolien à la tresse noire. Il montrait à mon imagination surchauffée comme après une douzaine de pipes d'opium, tout un monde de petits fils du ciel vêtus de robes de soie et de satin multicolores, s'agitant comme des ombres fantastiques dans un idéal paysage de pagodes en porcelaine. J'en vins à acheter du linge pour expliquer mes visites répétées.

Au bout de six jours de ce manège, l'expression du visage de Bung s'adoucit. Il daigna sourire.

— L'homme américain beaucoup sale, dit-il. C'était une concession qu'il me faisait, douce à mon oreille comme la voix d'un ami.

A dater de ce moment, ma connaissance avec le petit Chinois fit des progrès rapides. Lung ne semblait pas s'y opposer. Il me faisait l'honneur d'avoir remarqué ma personne. Enfin, une douce familiarité s'établit entre nous. Un jour, je ne sais quelle fantaisie insurmontable s'empara de moi.

— Bung, dis-je, quelle figure crois-tu que tu ferais avec un habit à queue ?

— Un habit d'homme américain ?

— Justement, qu'en penses-tu ?

— Très joli, très joli, s'écria le Chinois, ravi.

— J'apporterai le mien ce soir, et nous verrons, fis-je, tout à fait joyeux.

Dans la soirée du même jour, j'apportai mon habit. Bung Lung passa les manches. L'habit était trop grand, naturellement ; mais qu'importe ? Mon Chinois ne se sentait pas de plaisir. Dans sa joie, il se mit à danser d'une façon grotesque. Puis, il me dit qu'il allait se faire voir au voisin, à Duck, un compatriote, blanchisseur comme lui.

L'homme américain rester avec chemises, fit-il, dans son jargon, sur un ton de prière.

Je consentis à monter la garde devant le linge de l'honnête Chinois, et Bung Lung disparut dans la rue.

Ces mots furent prononcés par lui avec un accent de frayeur, mal dissipé.

Hélas ! mon frac tout neuf, il était perdu ! Quatre-vingts dollars jetés à la rue. Je congiais mon petit Chinois de mon mieux. Pour lui, il se mit philosophique, à passer sa grande blouse bleue dans l'eau, pour la nettoyer. Et moi, j'admirais sa tranquillité d'âme.

Le jour suivant, obligé d'aller en soirée, je fus dans une boutique de prêteur sur gages et marchand des fracs d'occasion.

Le vieux marchand juf m'en apporta plusieurs à choisir. Dans le premier qui me tomba sous le nez, je reconnus qu'il n'avait pas de boutons brodés sur la doublure du dos.

— Qui vous a vendu cet habit ? m'écriai-je.

— Un Chinois, répliqua le marchand.

— Un Chinois ! fis-je stupéfait. A-t-il donné son nom ?

— Oui, je le lui ai fait donner. Je demande toujours le nom de ces gens-là.

Le juf me montra son livre. Tenez ! lisez, Monsieur : Bung Lung.

Je m'élançai hors de l'échoppe et courus chez moi.

Les quelques jours qui suivirent ne sont pas bien précis dans mes souvenirs. Ma mémoire me montre le profil d'un gigantesque policeman, arpentant le trottoir tout jaune, horrible, repoussant. C'était la réaction.

— Quel était ce Chinois ?

— Le mien !

Bung Lung !....

Le froid dans le Nord.

New York, 11 mai.—On signale de divers points de la Nouvelle-Angleterre et de l'Etat de New York une baisse extraordinaire de température pour cette saison de l'année.

Il neigait ce matin à Boston, et les Adirondacks sont recouverts d'une couche de neige de 3 à 6 pouces d'épaisseur.

A New York la température est tombée de 32 degrés en l'espace de 18 heures.

Pittsburg, Pie., 11 mai.—Depuis vingt quatre heures, il règne un froid vif dans toute la partie orientale de la Pennsylvanie et l'on ne se souvient pas depuis la mémorable année de 18-6 d'avoir vu une température aussi basse au mois de mai.

Depuis hier à midi le thermomètre est tombé de 65 à 32 degrés.

Lettres de Déjazet

Sous le titre "Un Amour de Déjazet," M. L. Henry Lecomte publie tout un recueil de lettres adressées par la célèbre actrice à Arthur Bertrand, fils du général qui avait suivi Napoléon dans sa captivité. Né à Sainte-Hélène, il avait dix-sept ans à peine lorsqu'en 1834 fut présenté à la comédienne et lui plut par ses beaux yeux et son extrême jeunesse. Sa famille, d'abord inquiète, se rassura quand on l'eut informée que Déjazet était bonne et désintéressée. On a un billet de la comtesse Bertrand, indulgente crôle, envoyant à l'actrice des cheveux de l'empereur, et lui disant : "Je serai toujours heureuse de vous être agréable. Je suis reconnaissante ; je vous aime ; je vous l'ai dit. Recevez l'assurance de mes sentiments." Déjazet n'avait alors qu'un caractère pour le joli adolescent ; elle ne se fit point faute de le tromper ; des amis officieux avertire